

JOSEF PÁNEK

L'amour au temps
du changement climatique



DENOËL
& D'AILLEURS

L'Amour au temps
du changement climatique

Josef Pánek

L'Amour au temps
du changement
climatique

roman

Traduit du tchèque par Benoît Meunier

DENOËL
& D'AILLEURS

La traduction de ce livre a reçu le soutien
du ministère de la Culture de la République tchèque.



Titre original :

Láska v době globálních klimatických změn

© Josef Pánek, 2017.

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2020.

Couverture : Studio Denoël

Photo : © Arthur Crestani, *GSR Drive#2*, 2017

Ça parle d'amour. Du changement climatique. Etc. L'amour au temps du changement climatique, vraiment.

L'idée, c'est ça : quand vous vous retrouvez à Bangalore, en Inde, vous êtes effrayé par le vacarme, la saleté, les klaxons, une puanteur que vous ne parvenez pas à caractériser, par la quantité de gens, le sentiment de déracinement complet, vous êtes à l'endroit le plus délabré, le plus hostile de la planète, et vous ne connaissez pas encore ça, non, et l'hôtel.

L'hôtel, ce sera pour plus tard.

Pour l'instant, l'hôtel, vous le quittez précipitamment et vous vous jetez dans les rues, car qu'est-ce que vous pouvez faire d'autre, c'est un hôtel en Inde, il fait nuit, les rues ne sont pas éclairées, la puanteur que vous ne parvenez pas à caractériser vous tue, c'est l'inhospitalité absolue de cet endroit, comme si vous étiez sur une autre planète, ça vous rend malade, littéralement. Et vous marchez dans le noir, dans le désordre, vous allez quelque part et dans ce vacarme, dans cette circulation, c'est le chaos qui vous effraie, et là

où vous arrivez, il y a un bidonville, et on vous a pourtant bien dit, avant que vous ne partiez pour l'Inde, que là où il ne faut surtout pas aller, c'est dans un bidonville, et là, vous y êtes, on vous a pourtant bien dit que là où il ne faut surtout pas aller, c'est dans un bidonville après la tombée de la nuit, et là, vous y êtes juste sur les coups de minuit, on vous a dit de ne pas avoir sur vous votre argent ni vos papiers, seulement des photocopies, et vous êtes dans un bidonville, il est minuit, et, dans votre sac à dos, il y a votre argent et vos papiers, et vous avez le sentiment d'être en parfaite sécurité, et les gens vous sourient, les habitants du bidonville de Queen's Road, Bangalore, en Inde du Sud, il ne se passe rien d'extraordinaire jusqu'à ce que vous croissiez une jeune fille qui porte un jean et un sweat et qui se tient avec deux autres jeunes filles en sari près d'un portail à moitié défoncé donnant sur une cour qui est probablement, à votre avis, une décharge, un dépotoir ou une ruine quelconque, et, à ce moment-là, vous vous figez, c'est à cause de son jean bleu banal et de son pull banal, et vous ne pouvez pas vous empêcher de sortir votre téléphone et de la prendre en photo, vous faites la toute 1^{re} photo de votre vie, parce que, bien que vous ayez parcouru le monde entier, que vous ayez vécu 9 ans en Norvège et en Australie, vous n'avez pas fait la moindre photo, vous n'avez même pas d'appareil photo, imaginez un peu, vous n'en avez jamais eu, vous vous disiez à quoi ça pourrait bien servir, des photos, alors que le monde est partout pareil, en principe, et là, vous prenez en photo un banal jean bleu, parce qu'ici, il jure, c'est ce déluge de saris aux couleurs

criardes, de costumes masculins traditionnels et de puanteur et de saleté et d'obscurité et de circulation et on dirait que, soudain, vous avez trouvé à quoi vous raccrocher, c'est quelque chose de familier, ça rassemble à ça, chez vous, eh oui, et, en même temps, vous remarquez le contraste entre cette hostilité, ces couleurs criardes et ce banal jean bleu, il fait nuit, vous êtes à un endroit que vous êtes incapable de caractériser, la voilà, toute l'expérience que vous avez accumulée dans votre monde techniquement développé, aseptisé et confortable, vous n'aviez jamais mis les pieds ailleurs et là, vous avez l'impression d'être dans la rue, sur une route, dans une décharge et sur une place en même temps, il y a des feux qui brûlent et qui couvent et qui dégagent des relents empoisonnés éclairant d'une lueur mate les tuk-tuks qui passent en hurlant, tous feux éteints, leurs klaxons glapissant sans cesse, à intervalles irréguliers, il y a un flot de personnes qui circule entre les feux et les tuk-tuks, des garages en bordure aux portes grandes ouvertes où sont assises des Indiennes noires comme la nuit, qui portent des vêtements aux couleurs criardes et dont les dents lancent des éclairs à la lumière des feux, les hommes se tiennent en petits groupes de tailles diverses et discutent, ils rient, et, de l'autre côté de la rue, il y a une casse, et vous, vous êtes toujours debout, devant le portail de ce dépotoir, de cette décharge, ou quoi que ce soit, et la jeune fille que vous avez prise en photo se retourne immédiatement et vous demande pourquoi vous la photographiez.

Elle vous pose la question dans un anglais parfait.

Vous lui expliquez.

Et elle, elle vous répond qu'elle ne veut pas être prise en photo juste parce qu'elle ne porte pas de sari.

Mais nom de Dieu, qu'est-ce que je suis censé comprendre là-dedans, vous vous demandez à vous-même, tout cet endroit, jusqu'au moindre recoin, est pour vous incompréhensible, bref, vous effacez la photo, vous dites au revoir et vous vous en allez.

Vous arrivez à un temple situé à la périphérie du bidonville, là où il se transforme en quartier pauvre, vous retracez le bidonville dans l'autre sens, on ne vous tue pas, on ne vous vole pas, on ne vous viole pas, on ne vous agresse pas, il est minuit mais les rues sont pleines de gens et éclairées par des feux allumés à même le goudron, des feux qui couvent dans les fossés, des feux dans tous les trous possibles, et, depuis ces feux, on vous sourit.

C'est la puanteur pénétrante, empoisonnée de ces feux omniprésents qui vous donne envie de vomir.

Et vous, avant de partir pour l'Inde, vous avez lu dans le Lonely Planet, vous avez lu sur wikipedia.org, partout sur Internet, on vous a bien dit de ne surtout pas vous rendre dans un bidonville.

Et donc, dans une rue de Bangalore éclairée par des feux, bien que vous sachiez que ça ne résoudra rien, l'envie vous prend d'être dans votre hôtel, et vous y retournez.

À l'hôtel, vous avez 3 jours avant que votre colloque commence.

Dès que vous entrez, vous avez envie de vous barrer, immédiatement.

Mais pour aller où.

Vous vous dites : c'est vrai que, avec l'uniformité de l'hôtel pour toile de fond, même le délabrement, même l'hostilité, même la saleté derrière ces murs ne sont pas si sales, si hostiles, si délabrés que ça, et, immédiatement, vous prenez peur à cette idée.

Oui.

Oui.

Et vous, la 1^{re} chose que vous avez faite à l'hôtel, c'était de vérifier si on pouvait ouvrir les fenêtres, et on ne peut pas, elles ont des gonds et des serrures mais pas de poignées, c'est pourquoi vous êtes descendu à la réception et vous leur avez dit, à l'hôtel, de vous apporter la poignée de la fenêtre, et que vous refusiez de rester dans une pièce dont on ne peut pas ouvrir les fenêtres.

Quoi? ils vous ont demandé, à l'hôtel.

Et vous qui aviez vécu 7 ans en Australie, c'était votre anglais d'Australie et votre accent du Queensland, cet anglais que vous n'aviez jamais pu apprendre correctement par-dessus le marché, et là, on aurait dit qu'ils ne vous comprenaient pas.

Vous leur avez dit que vous vouliez éteindre la climatisation de votre chambre et ouvrir la fenêtre.

Comme vous voudrez, monsieur.

Et, de leurs visages noirs, ils vous ont adressé un large, un radieux sourire.

Et pourtant, qui voudrait ouvrir la fenêtre à Bangalore, en Inde. Et pourtant, à Bangalore, en Inde, où les rues sont pleines de gaz d'échappement, de poussière et de bruit, qui voudrait éteindre la climatisation et ouvrir la fenêtre.

Et ils vous ont parlé dans un anglais courant, avec un bel accent, ils avaient des visages noirs et des dents blanches et vous adressaient un large, un radieux sourire, et vous, vous leur déversiez votre charabia de bouseux, vous qui aviez vécu 7 ans en Australie et 3 ans en Norvège, vous qui aviez parcouru le monde entier, il n'y avait qu'en Inde que vous n'étiez pas encore allé, alors qu'eux, à Bangalore, en Inde, ils n'avaient jamais mis les pieds ailleurs, est-ce que ce n'est pas ça, vous vous êtes dit, l'éducation traditionnelle indienne...? Et vous qui leur demandez une poignée de fenêtre.

Ils vous adressent un large sourire.

Et vous, vous êtes malheureux jusqu'à la moelle, il ne vous vient pas à l'idée de faire le moindre sourire, et ils

vous suivent jusque dans votre chambre et ils éteignent la climatisation et ils vous donnent la poignée de la fenêtre et ils vous l'ouvrent, et vous vous rendez compte alors que la fenêtre ne donne que sur le mur de l'immeuble d'à côté, mur qui est sale, couvert de moisissure et de fientes de pigeon, dont la peinture s'écaille et sur lequel se répercute le bruit de la circulation de la rue située devant l'hôtel, mur qui est à cinquante centimètres de vous, que vous pouvez toucher.

Et, comme si vous regardiez un miroir et non un mur couvert de fientes de pigeon, vous leur faites pour la première fois un large, un radieux sourire, à vos hôtes.

Et ils vous disent nous sommes vos hôtes, nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous satisfaire, monsieur, ils vous disent que la poignée est à vous alors que c'est la seule et unique poignée de fenêtre de tout l'hôtel, merci, monsieur.

Et vous leur adressez un large sourire.

Et surtout, sans arrêt, sans arrêt, ce que vous désirez le plus au monde, c'est qu'ils se barrent enfin.

Et ils se sont barrés en souriant, et vous avez compris que leurs sourires étaient sincères.

Mais pas le vôtre.

La 1^{re} nuit, à l'hôtel, vous n'avez pas dormi parce que les blocs extérieurs de climatisation de tout l'hôtel avaient été placés sous la fenêtre de votre chambre, et, en pleine nuit, des clients sont rentrés et ont allumé la climatisation, et les vieux blocs situés sous votre fenêtre se sont mis à hurler jusqu'à couvrir le vacarme de la rue, et vous étiez le seul

client de l'hôtel dont la climatisation était éteinte. Vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit. Vous vous disiez qu'il était doux, ce vacarme de la rue, et si seulement je pouvais l'entendre à nouveau, et qu'il vous manquait.

Et ainsi de suite, sans arrêt, sans arrêt, même si votre chambre tremblait sous les grondements démultipliés des blocs de climatisation qui se répercutaient sur le mur sale, couvert de moisissure et de fientes de pigeon de l'immeuble d'à côté qui bouchait votre fenêtre, vous vous disiez que vous aviez l'impression d'être emmuré dans cette chambre, mais vous étiez toujours incapable de fermer l'œil et d'allumer la climatisation.

Vous n'aviez toujours pas oublié qu'à l'hôtel de Göteborg, il n'y avait pas de fenêtre. Et qu'à l'hôtel d'Edmonton, au Canada, il n'y avait pas de fenêtre. Vous n'aviez pas oublié qu'à l'hôtel de Tokyo, il n'y avait pas de fenêtre. Et dans les hôtels de Cambridge, d'Oslo, de Bergen, de Rockhampton, de Sydney et de Copenhague, il n'y avait qu'un panneau vitré, et, dans toutes ces villes, vous étiez resté dans les pubs et les bars, terrorisé par le moment où le dernier pub et le dernier bar fermeraient et où vous devriez rentrer à votre hôtel pour y souffrir le restant de la nuit dans une chambre sans fenêtre, avec un seul panneau vitré, vous aviez éprouvé la résistance de la vitre du doigt, d'un coup de pied, et vous aviez fini par vous précipiter dessus de tout votre corps, puis vous aviez voulu éteindre la climatisation, mais il n'y avait aucun interrupteur commandant la climatisation, vous ressentiez un besoin aigu, panique, de vous trouver dans un lieu ouvert, sentiment dont on

vous dirait dans le premier hôpital venu, sur le premier wikipedia.org venu, n'importe quel abruti vous dirait qu'il s'agit de claustrophobie ordinaire.

Et là, à Bangalore, en Inde, pour mettre un terme à l'insupportable sensation de déracinement qui déferle, à ce sentiment de désespoir qui s'insinue jusqu'à vous par la fenêtre ouverte, avec le vacarme des blocs de climatisation, vous fermez la fenêtre et vous allumez la climatisation.

Vous tenez < 1 min.

Vous éteignez la climatisation et vous rouvrez la fenêtre.

Et le sentiment de déracinement et d'hostilité vous envahit, vous ne vous étiez encore jamais senti aussi perdu, aussi impuissant, vous qui avez parcouru le monde entier, vous qui avez depuis longtemps perdu l'habitude de vous sentir chez vous, d'avoir une maison, une famille et des amis, et pourtant, à Bangalore, en Inde, vous vous sentez encore plus mal que quand ça vous est arrivé pour la première fois, quand vous vous êtes retrouvé pour la première fois sans maison, sans famille et sans amis, vous êtes assis sur votre lit et vous vous demandez pour la première fois de votre vie comment vous avez pu laisser votre famille en Australie et partir pour le Chili, et c'est arrivé cinq ans auparavant, et là, vous ne dormez pas de la nuit.

Ce que vous faites ensuite, dans votre hôtel de Bangalore, en Inde, c'est demander une autre chambre.

À la réception, il y a un Indien au visage rond et souriant, il vous sourit. Comme vous voudrez, monsieur, il vous dit.

Et il vous montre trois autres chambres, et vous ne les traversez même pas, non, vous choisissez immédiatement celle qui est en face de la vôtre, de l'autre côté du couloir, c'est-à-dire de l'autre côté de l'hôtel, vous entrez et vous comprenez que l'Indien n'a pas apporté la poignée de fenêtre, qu'au lieu de ça, il est resté dans l'embrasure de la porte de votre nouvelle chambre, et qu'il vous adresse un large, un radieux sourire, comme s'il n'avait jamais entendu parler de la poignée de fenêtre, et vous, vous vous glissez à côté de lui et vous vous dites qu'il n'est pas noir, vous vous dites il n'est pas idiot, et il a le visage rond comme la Lune et noir comme la nuit, et des dents blanches et brillantes, et vous prenez la poignée de fenêtre et vous ouvrez la fenêtre, mais c'est impossible parce que le mur de l'immeuble d'à

côté est à 20 cm maxi du mur de l'hôtel, et vous abandonnez. Vous montez au dernier étage de l'hôtel, là où se trouve le restaurant de l'hôtel, et le restaurant de l'hôtel est désert, il est plein de tables recouvertes de nappes blanches comme neige et de couverts argentés, de tables inoccupées, vides, avec des chauffe-plats en argent, et, quand vous les ouvrez les uns après les autres, le dernier vous n'osez pas, ils sont vides, et il y a des miroirs aux murs, et une baie vitrée par laquelle, de temps en temps, se glissent, assourdis, le vacarme et le smog de la rue, et certaines fenêtres de la baie vitrée sont ouvertes, vous vous dites, malgré le fait que ce soit interdit et malgré le fait que la climatisation doive être allumée pour les clients, et vous pouvez rester là, dans une cruche argentée il y a de l'eau et vous, vous avez affreusement soif, et vous ne buvez pas, non, parce que vous avez peur, vous avez peur de boire l'eau du robinet, vous avez peur d'acheter de l'eau, vous n'avez même pas cherché à savoir s'il était possible d'acheter de l'eau, vous n'avez rien bu depuis 2 jours parce que vous n'avez pas apporté d'eau, et va donc trouver de l'eau à Bangalore, en Inde, un magasin, va donc trouver ce qu'il y a à acheter, ce qu'il y a à acheter dans les boutiques indiennes, dans ces petits gourbis sales et délabrés, et mal achalandés de votre point de vue, quoi que vous y cherchiez vous ne le trouverez pas, vous n'en avez aucune idée, alors que, dans le bidonville, on vous a déjà proposé 2 × d'acheter une jeune fille.

Vous n'avez pas dormi les 2 dernières nuits, la 1^{re} à l'aéroport de Dubaï, en route pour l'Inde, la 2^e à l'hôtel, dans votre ancienne chambre, vous ne souffrez pas du

décalage horaire mais des gaz d'échappement, des feux qui brûlent dans les rues, près des rues, devant les façades des immeubles et dans le moindre fossé, même le soleil au-dessus de votre tête est assombri par le smog, et vous avez soif. Et le restaurant de l'hôtel est désert.

Il y a un grille-pain sale, tout brûlé, vieux et abîmé, il est important.

Le maître d'hôtel arrive, un Indien, il vous sourit, il a le visage noir et les dents d'un blanc éclatant et il vous dit : Comme vous voulez, monsieur, vous êtes notre hôte, et il vous dit ça dans un excellent anglais, avec l'accent indien, et vous lui répondez que le petit-déjeuner, ah oui, et le maître d'hôtel vous dit comme vous voulez, monsieur, asseyez-vous donc. Où? vous demandez.

Où vous voulez, répond l'Indien.

Et un autre Indien vous apporte un bol de flocons d'avoine, des toasts, une assiette avec 3 petites barquettes de beurre et de confiture de fraise, et vous prenez tout ça bien que vous n'en mangiez jamais, vous prenez tout ça parce que vous n'avez pas dormi les 2 dernières nuits, parce que vous êtes à moitié empoisonné par le smog de la rue, abruti par le vacarme et le chaos, et parce que, dans le restaurant, vous avez l'impression d'être dans une tour d'ivoire, vous êtes désorienté par le sentiment de déracinement et d'hostilité, et là, vous vous voyez en un instant 1 000 × dans les 1 000 miroirs accrochés aux murs du restaurant, et vous commencez à manger, et, en jetant un œil autour de vous, vous vous rendez compte que vous mangez sous le regard attentif et permanent de 2 Indiens, le maître d'hôtel et un

serveur, ils suivent le moindre de vos mouvements et vous adressent un large, un radieux sourire, et vous ne résistez pas, vous leur aboyez dessus.

Vous aboyez qu'est-ce qu'ils vous veulent, putain...? Vous aboyez qu'est-ce qu'ils ont à vous regarder comme ça, putain...?

Et on dirait que votre anglais, cet anglais que vous avez appris en Australie, dans le Queensland, dans un trou paumé du sud du Queensland, a été taillé sur mesure.

Et ces deux idiots d'Indiens noirs de l'hôtel, et vous savez qu'ils ne sont même pas idiots, et qu'ils ne sont même pas noirs, et leurs visages sont noirs comme la nuit, vous êtes dans le sud de l'Inde, le personnel de l'hôtel est incapable de vous préparer un petit-déjeuner et observe le moindre mouvement de vos doigts avec lesquels vous vous gavez de toasts et de beurre et de confiture de fraise, beurk, et eux vous adressent un large, un radieux sourire, et ce n'est pas un sourire d'ignorance, vous êtes toujours aussi conscient, ce n'est pas qu'ils ne vous comprennent pas, pas du tout, vous pensez toujours à cette éducation traditionnelle indienne, vous savez qu'ils parlent mieux anglais que vous, avec vos 7 ans passés en Australie, quoiqu'ils ne disent pas un mot, et là, vous leur criez qu'est-ce qu'ils vous veulent...? Vous leur criez pourquoi est-ce qu'ils restent plantés là, à côté de vous...?

Et le maître d'hôtel vous adresse un large sourire et vous demande si vous voulez un œuf...?, et vous abandonnez la partie et vous répondez que oui, d'accord.

On vous apporte 2 œufs durs et vous remarquez leur

couleur, on dirait qu'ils l'ont fait exprès parce que les murs, le mobilier, les tables, les murs du restaurant sont blancs, et argentés aussi, et eux vous mettent des œufs d'un blanc éclatant sur une assiette d'un blanc éclatant sur une nappe d'un blanc éclatant et vous observez dans l'un des miroirs du restaurant, ils ne sont ni idiots, vous vous dites sur un ton de reproche, ni noirs, et vous mangez vos œufs et eux suivent le moindre de vos mouvements, le moindre de vos gestes, les 2 Indiens.

Et, quand vous vous levez de table pour sortir du restaurant, 2 Allemands y entrent.

Et vous vous précipitez vers leur table, et vous leur demandez si ici, dans cet hôtel d'Inde, vous n'avez pas bu la moindre goutte d'eau depuis deux jours, vous pouvez boire l'eau du robinet... ?

Les Allemands vous répondent qu'ils ne savent pas si vous, vous pouvez en boire, mais qu'eux, ils n'ont pas peur d'en boire.

Et le personnel indien de l'hôtel se précipite pour leur servir des toasts, du beurre, des flocons d'avoine et de la confiture de fraise, et les Allemands se mettent à manger et les Indiens, à proximité immédiate, observent le moindre mouvement de leurs doigts tandis qu'ils mangent, et les Allemands se mettent à discuter :

On n'a pas dépucelé une gamine de 13 ans, hier, au bordel... ?

Si.

Et on n'a pas fait une tournante... ?

Si.

Et on ne s'est pas payé d'autres putes indiennes de 13 ans et on ne les a pas baisées ensemble... ?

Si.

Et l'une d'elles ne portait pas un sari orange ?

Si.

Et on n'a pas invité 2 autres types à baiser avec nous, deux autres types qui se trouvaient être allemands, eux aussi, et qui habitaient dans le même hôtel... ?

Si.

Mais alors, ils sont où, nos 2 nouveaux amis, ce matin... ?

Et vous, comme s'ils n'appartenaient pas à un peuple qui a massacré le vôtre, qui, 2 × vaincu, est resté non humilié, tandis qu'on vous a appris pendant 5 ans à parler leur langue, l'allemand, vous vous levez de leur table et vous vous dirigez vers la sortie du restaurant.

Et vous, comme si, hier, c'était votre première journée en Inde, avant que vous n'arriviez au bidonville, quand vous étiez encore dans le quartier pauvre, on ne vous avait pas proposé une gamine de treize ans, pas la peine de payer, on vous a dit, non, faites-en ce que vous voulez, elle vous servira bien, mais sortez-la d'ici, et vous avez refusé.

Et vous, avant que vous ne partiez pour l'Inde, votre ami de longue date, du temps où vous étiez étudiant, quand vous l'avez rencontré par hasard, vous ne l'aviez pas vu depuis des années, vous a dit moi, comme j'ai fait fortune, je vais au Brésil avec des collègues pour faire des partouzes et baiser des enfants, et avant j'allais en Inde et c'était pas mal aussi, et toi, surtout, ne rate sous aucun prétexte

l'occasion de tirer ton coup pour pas cher avec une pute Indienne mineure.

Et vous, après la journée d'hier, vous n'étiez pas encore dans le bidonville, vous n'y étiez pas encore arrivé, non, et on vous proposait déjà une gamine de treize ans, gratuitement, comme soubrette, pour coucher avec, dépucelez-la, faites d'elle ce que vous voulez, mais sortez-la d'ici, et la gamine vous sourit et vous refusez vous avez encore les larmes aux yeux rien que d'y repenser, là, le lendemain.

Et vous, vous arrivez tout juste à l'entrée du restaurant quand 2 autres Allemands passent à côté de vous et entrent à leur tour dans le restaurant, et ils sont eux aussi blancs comme du yaourt, et ils se reflètent 1 000 × dans les miroirs, sur les murs du restaurant, et ils prennent des toasts blancs de leurs petits doigts puissants et, alors que vous ne pouvez pas vous empêcher, non, de vous demander combien d'Indiens du personnel de l'hôtel, bien qu'ils affichent toujours leur éternel sourire, qu'ils ne disent pas un mot, qu'ils n'ouvrent pas la bouche, vous le savez, vous en êtes sûr à 100 % avant même d'arriver à la porte d'entrée du restaurant, ils parlent parfaitement et couramment l'anglais, ils parlent parfaitement et couramment l'allemand, ils parlent parfaitement et couramment le français, contrairement à vous, avec votre anglais de bouseux que vous tenez d'un trou paumé d'Australie, du sud du Queensland.

Et les Allemands, pendant qu'ils avalent leur pain en polystyrène, ils se le font griller par les Indiens du personnel de l'hôtel dans le grille-pain, mais ça ne marche pas parce que le grille-pain, en une seconde, crame les toasts jusqu'à

Tomáš, chercheur en génétique tchèque d'une quarantaine d'années, peine à se remettre de son divorce. Il se rend à contrecœur à un colloque à Bangalore, capitale indienne de la Silicon Valley. D'humeur taciturne et solitaire, il rechigne à se lier avec les autres. Rien ne trouve grâce à ses yeux : les trottoirs sont sales, les couleurs des saris criardes et les tuk-tuks trop bruyants. Mais sa rencontre avec une brillante chercheuse indienne va bousculer les certitudes de cet Européen suffisant.

L'Amour au temps du changement climatique est un texte profond et dérangeant qui interroge les racines de la xénophobie du point de vue d'un citoyen du monde. C'est aussi un roman porté par une langue agitée et enivrante pour lequel Josef Pánek a obtenu le prix Magnesia Litera, l'équivalent du Goncourt tchèque.

Scientifique tchèque, chercheur en génétique moléculaire, Josef Pánek est l'auteur d'un recueil de nouvelles et d'un premier roman, *L'Amour au temps du changement climatique*. Il est considéré comme une des voix les plus singulières de la littérature contemporaine de son pays.



L'Amour au temps
du changement climatique
Josef Pánek

Cette édition électronique du livre
L'Amour au temps du changement climatique de Josef Pánek
a été réalisée le 24 février 2020
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207159576 - Numéro d'édition : 361336).
Code Sodis : U30571 - ISBN : 9782207159583.
Numéro d'édition : 361337.